

## CHAPITRE XVII

Influence de la philosophie de Malebranche. — Grands seigneurs et dames malebranchistes. — Conférences malebranchistes. — Mathématiciens malebranchistes. — Le marquis de l'Hôpital, Carré, Renaud d'Élisagarai, etc. — Malebranchistes dans l'Oratoire. — Le P. Thomassin. — Cartésianisme et malebranchisme sous le voile de Platon et de saint Augustin. — Le P. Thomassin historien de la philosophie. — La raison, verbe de Dieu, prouvée par le consentement de tous les grands philosophes de l'antiquité. — Prédilection pour Platon et son école. — La théorie platonicienne des idées interprétée avec la vision en Dieu de Malebranche. — Intervention de Dieu dans toutes nos connaissances. — Commentaire cartésien des preuves de l'existence de Dieu données par les Pères de l'Église. — Le P. Bernard Lamy. — Sa vie, ses ouvrages. — Attachement courageux à Descartes et à Malebranche. — Dernière édition de ses *Entretiens sur les sciences*. — Éloge de Descartes et de Malebranche. — *Démonstration de la vérité de la morale chrétienne* d'après les principes de Malebranche. — Michel Levasseur. — Le P. Claude Ameline. — Le P. Quesnel. — Le P. Roche. — *Traité sur la nature de l'âme*. — Réfutation de Locke et de Condillac.

Nous allons maintenant passer en revue les cartésiens qui ont suivi le drapeau de Malebranche, et qu'on peut distinguer du gros de l'école par le nom de malebranchistes. Ils ont été plus nombreux, et ils méritent plus d'attention que n'ont paru le croire plusieurs historiens de la philosophie.

« Ce système, dit Fontenelle, quoique si intellectuel et si délié, s'est répandu avec le temps et le nombre de ses sectateurs fait assez d'honneur à l'esprit humain, etc. Jamais philosophe, sans en excepter Pythagore, n'a eu des disciples plus persuadés (1). » Malebranche a eu en effet

(1) Éloge de Malebranche.

un grand nombre de disciples dévoués et enthousiastes, depuis la fin du dix-septième siècle jusqu'à celle du dix-huitième. Il convenait mieux que Descartes, comme nous l'avons déjà remarqué, aux âmes tendres et pieuses, d'autant plus attirées vers une doctrine qu'elle se présentait avec un plus haut caractère de spiritualité. Dans le monde et dans les ordres religieux, parmi les femmes, et parmi les membres de l'Académie des sciences, partout à cette époque, nous trouvons des malebranchistes (1).

La princesse Élisabeth et le prince de Condé furent les admirateurs, sinon les disciples de l'auteur de la *Recherche de la Vérité* (2). Mettons à leur suite le duc de Chevreuse, pour lequel Malebranche composa les *Conversations chrétiennes*, le marquis d'Allemands, cet ami si dévoué, ce disciple si enthousiaste, et le duc de la Force cité par le père André. Aux grands seigneurs nous pouvons joindre de grandes dames, telles que les duchesses d'Épernon et de Rohan, la marquise de l'Hôpital, louée par Leibniz, mademoiselle de Verthamont, et madame d'Aubeterre qui, d'après le père André, furent de véritables disciples de Malebranche. Madame de Grignan n'était pas moins passionnée pour Malebranche que pour Descartes, ni moins familière avec la *Recherche* qu'avec la *Méthode* ou les *Méditations*. Sa mère lui écrit : « J'ai pris les *Conversations chrétiennes*; elles sont d'un bon cartésien qui sait par cœur votre *Recherche de la Vérité* (3). » Mademoiselle de Launay (4) rapporte, dans ses

(1) Éloge de Malebranche.

(2) Voir dans le chapitre sur la vie de Malebranche, ce que nous avons dit de ses relations avec la princesse Élisabeth et le prince de Condé. Arnauld, dans quelques-unes de ses lettres, prétend avoir fait revenir le prince et M. le duc son fils sur le compte de Malebranche; mais, dit le P. Adry, il est suspect; les mémoires qui nous servent de guide n'apprennent rien de pareil.

(3) Tome VI, p. 319, édit. Montmerqué. Les *Conversations chrétiennes* avaient paru sans nom d'auteur; madame de Sévigné ne savait pas alors qu'elles fussent de Malebranche.

(4) « Mademoiselle de Silly m'ouvrit un nouveau champ. Elle faisait une espèce d'étude de la philosophie de Descartes. Je me livrai avec un

*Mémoires*, qu'elle étudiait au couvent, avec plusieurs de ses compagnes, la *Recherche de la Vérité* et qu'elle se passionnait pour le système de l'auteur. Dans la correspondance du père André il est plusieurs fois question de dames, et même de religieuses malebranchistes. Enfin Fontenelle nous apprend que le mathématicien Carré, l'élève de Malebranche, et un des propagateurs les plus zélés de sa doctrine, eut beaucoup de dames pour disciples (1). Aussi Malebranche, d'après le père André, avait coutume de dire que les femmes, plus dégagées de préjugés, savaient mieux lire ses livres. Tous les samedis, dans l'hôtel de mademoiselle de Vailly, parente de Malebranche, il y avait des conférences où se réunissaient des malebranchistes, sous la présidence de Miron, pour discuter et défendre les ouvrages de leur maître. On y voyait le jésuite Aubert qui les savait par cœur, le mathématicien Saurin, le père Germon, l'abbé de Cordemoy. Le père André put y assister quelquefois (2). Quant à Malebranche, il y paraissait rarement, aimant mieux la solitude et la méditation, et se souciant peu de se montrer dans le monde (3).

Il eut aussi des disciples dans le clergé et dans les ordres

extrême plaisir à cette entreprise. Je lus avec elle la *Recherche de la vérité* et me passionnai du système de l'auteur. » *Mémoires*, 3 vol. in-12. Londres, 1755, t. 1<sup>er</sup>, p. 19.

(1) « Je ne sais par quelle destinée particulière il eut beaucoup de femmes pour disciples. En général il faisait cas des femmes, même par rapport à la philosophie, soit qu'il les trouvât plus dociles parce qu'elles n'étaient prévenues d'aucunes idées contraires, et qu'elles ne cherchent qu'à entendre et non à disputer, soit qu'il fût plus content de leur attachement pour ce qu'elles avaient une fois embrassé, etc. Outre les femmes du monde il avait gagné aussi des religieuses encore plus dociles, plus appliquées, plus occupées de ce qui les touche. » *Éloge de Carré*.

(2) *Recueil de pièces fugitives*, par l'abbé Archimbault, 1717, t. III, art. VI.

(3) Le P. André et le P. Aubert lui demandant un jour pourquoi il ne venait pas plus souvent chez sa nièce, il répondit : « Pourquoi voulez-vous que j'y aille? Apparemment pour faire dire à mon arrivée : Voilà la bête. » Ce mot est rapporté par M. Charma, 1<sup>er</sup> vol., p. 7 de son ouvrage sur le P. André.

religieux, chez les bénédictins, chez les jésuites eux-mêmes, et surtout dans l'Oratoire. C'est dans la partie jeune du clergé, plus accessible aux idées nouvelles, qu'il fit le plus grand nombre de prosélytes, si nous en croyons Arnauld qui se raille en plusieurs endroits des jeunes abbés malebranchistes.

Mais on s'étonnera peut-être encore davantage du grand nombre de ses admirateurs et de ses partisans dans le sein même de l'Académie des sciences, d'après les témoignages de Fontenelle. Nommons d'abord le marquis de l'Hôpital qui, « ayant jugé, dit Fontenelle, par le titre de la *Recherche* que son auteur devait être un excellent guide dans les sciences, prit ses conseils, s'en servit utilement et se lia avec lui d'une amitié qui dura jusqu'à la mort (1). » Malebranche fut un des promoteurs de la science des infiniment petits, et avait excité l'Hôpital à s'y plonger (2). Élève et ami du grand oratorien, propagateur enthousiaste de sa doctrine, le mathématicien Carré, de l'Académie des sciences, mérite aussi une place dans cette histoire. Abandonné par son père, à cause de son refus d'entrer dans les ordres pour lesquels, malgré sa piété, il crut ne pas avoir de vocation, il fut recueilli par Malebranche. « Sa mauvaise fortune, dit Fontenelle, produisit un grand bien. Il cherchait un asile et il en trouva un chez le R. P. Malebranche qui le prit pour écrire sous lui. De la ténébreuse philosophie scolastique, il fut tout d'un coup transporté à la source d'une philosophie lumineuse et brillante ; là il vit tout changer de face et un nouvel univers lui fut dévoilé. Il apprit sous un grand maître les mathématiques et la plus sublime métaphysique, et en même temps il prit pour lui un tendre attache-

(1) *Éloge du marquis de l'Hôpital*.

(2) Saint-Simon en annonçant sa mort ajoute : « Je le remarque par la grande réputation qu'il s'était acquise parmi tous les savants de l'Europe, grand géomètre, profond en algèbre et dans toutes les parties des mathématiques, ami intime et d'abord disciple du P. Malebranche, et si connu lui-même par son livre *Des infiniment petits*. » *Mémoires*, vol. IV, p. 140.

ment qui fait l'éloge du maître et du disciple. » Après avoir été neuf ans à cette école excellente, il en sortit par le besoin de se faire quelque établissement, et se mit à donner en ville des leçons de mathématiques et de philosophie, mais surtout, dit Fontenelle, de cette philosophie dont il était plein. « Il tâchait de faire en sorte que toute la géométrie ne fût qu'un degré pour passer à sa chère métaphysique; c'était elle qu'il avait toujours en vue, et sa plus grande joie était de lui faire quelques nouvelles conquêtes. » Il avait le don d'y réussir, et il gagna à Malebranche bon nombre d'adeptes, surtout parmi les femmes les plus distinguées et du plus haut rang (1).

Grâce à son crédit auprès des grandes dames ses élèves, Carré obtint, en 1696, pour les *Entretiens sur la mort*, et pour la 2<sup>e</sup> édition des *Entretiens métaphysiques*, un privilège qui, depuis le traité de la *Nature de la grâce*, avait été refusé à tous les ouvrages de Malebranche (2).

Renaud d'Elisagaray, habile mathématicien et ingénieur, soldat intrépide qui bombardait Alger avec des galiotes à bombes de son invention, fut un disciple non moins fidèle et non moins zélé de Malebranche, non-seulement en métaphysique, mais dans la religion, dans la morale et la pratique de la vie. Jamais, dit Fontenelle, malebran-

(1) Cet éloge de Carré est un des meilleurs de Fontenelle. Nulle part peut-être il n'a peint son héros avec plus de sympathie et plus de charme, avec des traits plus fins et plus délicats, non sans y mêler, comme dans l'*Éloge de Malebranche*, quelque légère teinte d'ironie. Après avoir dit que Carré n'abandonnait pas ses principes à moitié chemin et qu'il les suivait jusqu'au bout dans la conduite de sa vie et dans ses mœurs, comme dans la théorie, il ajoute : « Sa métaphysique lui faisait mépriser les causes occasionnelles du plaisir et l'attachait à leur seule cause efficace; l'amour de l'ordre imprimait la justice dans le fond de son cœur et lui rendait tous ses devoirs délicieux. »

(2) *Vie de Malebranche*, par le P. André, mss. de Troyes. Malade sur la fin de ses jours et incapable de tout emploi utile, Carré trouva une retraite chez le conseiller Chauvin, grand ami de Malebranche. Il y mourut, en 1711, avant son maître, avec la fermeté, dit Fontenelle, que peuvent donner la philosophie et la religion réunies.

chiste ne l'a été plus parfaitement : « Il y a apparence que M. Renaud lut la *Recherche de la vérité* dès qu'il fut en état de la lire. Son goût pour ce fameux système et son attachement pour la personne de l'auteur ont toujours été si vifs qu'on ne les saurait croire fondés sur une impression trop ancienne. Quoi qu'il en soit, jamais malebranchiste ne l'a été plus parfaitement, et comme l'on ne peut l'être à ce point sans une forte persuasion des vérités du christianisme et, ce qui est infiniment plus difficile, sans la pratique des vertus qu'il demande, M. Renaud suivit le système jusque-là (1). »

Pierre de Montmort, l'auteur de l'essai d'*Analyse des jeux de hasard*, avait aussi reçu de Malebranche, dont il fut l'ami, cette double empreinte, philosophique et religieuse (2). Le P. Adry cite Varignon comme un ami et un partisan de Malebranche. Fontenelle, d'ailleurs, nous dit dans son *Éloge* : « L'incertitude éternelle, l'embarras sophistique, l'obscurité inutile, et quelquefois affectée, de la philosophie de l'école, aidèrent encore à lui faire goûter la clarté, la liaison, la sûreté des vérités géométriques. La

(1) Étant tombé malade, en 1719, d'une rétention d'urine, aux eaux de Pougues, il poussa la fidélité à Malebranche jusqu'à vouloir se traiter comme lui par une grande quantité d'eau prise à l'intérieur. Il en prit tant, qu'au dire des médecins, d'après Fontenelle, il se noya. Sa mort ne fut pas moins édifiante que celle de Carré et de leur commun maître. « La mort de cet homme, qui avait passé une assez longue vie à la guerre, dans les cours, dans le tumulte du monde, fut celle d'un religieux de la Trappe. Persuadé de la religion par la philosophie, et incapable par son caractère d'être faiblement persuadé, il regardait son corps comme un voile qui lui cachait la vérité éternelle, et il avait une impatience de philosophe et de chrétien de le voir déchiré. » (*Éloge de Renaud d'Elisagaray*.)

(2) Son père l'avait laissé, à vingt-deux ans, maître d'une fortune considérable : « Mais la *Recherche de la vérité* et les autres ouvrages de la même main, les conseils de l'auteur qui l'avaient engagé dans l'étude des mathématiques, prévinrent les périls d'un état si agréable. Il n'avait pas des goûts faibles ni des demi-volontés, il se plongea entièrement dans la philosophie et les mathématiques; il vivait dans un désert puisqu'il ne voyait plus que ses pareils. » Fontenelle, *Éloge de Pierre de Montmort*.

géométrie le conduisit aux ouvrages de Descartes et il y fut frappé de cette nouvelle lumière qui de là s'est répandue sur le monde entier. » A cette liste des amis et des admirateurs de Malebranche, dans l'*Académie des sciences*, il faut encore ajouter les noms de l'abbé Catelan, de Saurin, de Privat de Molières, habiles géomètres qui furent, avec Mairan, les derniers défenseurs des tourbillons de Descartes. Nous aurons occasion de parler plus amplement de Mairan dans la suite de cette histoire de la philosophie de Malebranche.

De l'Académie des sciences, allons à l'Oratoire, et passons en revue les prosélytes que gagna Malebranche dans le sein même de son ordre.

Nous avons vu qu'il y avait dans l'Oratoire une tendance idéaliste et cartésienne antérieure à la *Recherche de la vérité*. Mais si Malebranche n'est pas l'auteur de cette tendance, il l'affermi et la développa par l'éclat de ses doctrines et le succès de ses écrits. Désormais la plupart des régents de philosophie de la congrégation, dans leurs cahiers et dans leurs ouvrages, unissent Malebranche à Descartes, en les dissimulant plus ou moins sous les noms de Platon et de saint Augustin. Celui qui dans l'Oratoire a représenté, avec le plus d'autorité et d'érudition, cette tendance platonicienne et augustiniennne où se cache l'attachement aux nouveaux philosophes, est le P. Thomassin, confrère de Malebranche (1). Le P. Thomassin est mort, il est vrai, la même année qu'André Martin, mais tous ses

(1) Né à Aix, en Provence, en 1619. Entré à quatorze ans à Paris dans la congrégation de l'Oratoire, il y passa soixante ans. A trente ans, il fut envoyé à Saumur où il enseigna la théologie avec un grand succès, en remontant aux sources mêmes de la science sacrée, aux Pères et aux Écritures, et en combattant les théologiens de l'université protestante. De Saumur il fut appelé à Paris, au séminaire de Saint-Magloire, où il continua pendant quatorze ans, avec le plus grand éclat, ses conférences de théologie positive. Il passa le reste de sa vie, de 1668 à 1695, à composer de nouveaux ouvrages sur le dogme et sur la discipline. (Voir l'éloge du P. Thomassin dans le *Journal des savants*, année 1696, p. 122. — Voir aussi une thèse de M. Lescœur. Paris, 1852, in-8.)

écrits philosophiques sont postérieurs de plusieurs années aux principaux ouvrages de Malebranche et, quoiqu'il ne nomme ni Malebranche ni même Descartes, à cause sans doute des interdictions dont ils étaient l'objet, il est impossible d'y méconnaître la double influence de l'un et de l'autre. Le nom et les ouvrages du P. Thomassin sont cités avec honneur dans la plupart des discussions théologiques de la fin du dix-septième siècle, à cause de son esprit de conciliation et de sa vaste érudition. Le cardinal Gerdil, dont les doctrines présentent beaucoup d'analogie avec le P. Thomassin, le cite, après saint Augustin, comme une des plus considérables et des plus décisives autorités en faveur de Malebranche. Le P. Thomassin serait sans doute plus connu dans l'histoire de la philosophie cartésienne et malebranchiste, si la plupart de ses ouvrages n'étaient écrits en latin, et s'il n'avait pas beaucoup trop mêlé la philosophie à la théologie.

La *Méthode d'enseigner chrétiennement et solidement la philosophie* (1) est le seul ouvrage purement philosophique qu'il ait écrit. Cet ouvrage fait partie d'une série de traités sur la méthode à suivre dans les différentes parties de l'enseignement, pour l'étude des poètes et celle des historiens profanes. Mais on retrouve les mêmes doctrines philosophiques dans ses autres traités sur la méthode, et toute une théodicée dans le *De Deo Deique proprietatibus*, qui n'est qu'une partie de son grand ouvrage sur les dogmes théologiques (2).

Il semble que le P. Thomassin ait pour but principal de confirmer, par l'histoire tout entière de la philosophie, et par les témoignages accumulés des grands philosophes de l'antiquité et des Pères de l'Église, la doctrine de cette raison universelle et divine qui tient une si grande place

(1) Gros in-8. Paris, 1865.

(2) *Dogmata theologica*, 3 vol. in-folio, comprenant trois traités : le premier, de l'incarnation, qui parut en 1680 ; le second, de Dieu et de ses attributs, en 1684 ; le troisième, sur les prolégomènes de la théologie, en 1689.

dans la philosophie de Malebranche. Par cette raison universelle il explique l'unité qu'il croit découvrir dans la philosophie ancienne touchant les grandes vérités de l'existence de Dieu, de la providence, de l'immortalité, du bien et du mal moral, des châtimens et des récompenses après cette vie. Pour faire remonter à Adam toute philosophie, il rattache au peuple de Dieu, comme à une même souche, les rameaux épars de l'antiquité païenne, non dans le but de sacrifier la raison à la révélation, mais dans celui de montrer la révélation et la raison concourant ensemble à la formation des grandes vérités philosophiques. Le P. Thomassin ne craint pas d'affirmer que la raison eût été capable de porter ces vérités à elle seule par la lumière naturelle. Après avoir fait admirer la pureté de la morale de Platon, de Zénon, d'Épictète et ses rapports avec l'Évangile, il ajoute : « On aurait peut-être de la peine à croire que la philosophie eût pu arriver à une morale si sublime, et si semblable à celle de l'Évangile, si nous n'avions pris soin d'inculquer cette vérité que c'est la même sagesse éternelle qui a dicté la loi évangélique et qui avait écrit la loi naturelle dans le fond des âmes raisonnables. Or, le premier principe de la lumière de la raison et de la loi naturelle, aussi bien que de celle de l'Évangile, est que sur toutes les natures intelligentes règne une loi de vérité et de justice, et une sagesse toute-puissante de qui elles relèvent et à qui elles sont essentiellement soumises (1). »

De même qu'il préfère saint Augustin à tous les autres Pères de l'Église, de même, entre tous les philosophes, ceux-là ont ses prédilections qui ont fait la plus grande part à cet élément divin de la raison, c'est-à-dire Platon et ses disciples, auxquels il joint Plotin, Proclus et les néoplatoniciens. D'après Cicéron, il les appelle les philosophes patriciens (2), les seuls vrais philosophes, et il

(1) *Méthode pour enseigner chrétiennement la philosophie*, 3<sup>e</sup> partie, chap. IV.

(2) « Licet concurrant plebei omnes philosophi (sic enim ii qui a Pla-

leur emprunte les citations dont il remplit ses ouvrages. S'il ne repousse pas entièrement Aristote, c'est qu'il se persuade qu'Aristote s'éloigne beaucoup moins de Platon qu'on ne le pense communément. Mais il lui reproche de tout donner au raisonnement et rien à la tradition, à laquelle Platon avait tant déféré : « Aristote, dit-il, ne voyagea jamais en Orient, négligea les traditions qui en venaient et se priva de la plus belle lumière de la philosophie, qui est la connaissance même de la personne de la sagesse éternelle. »

Dans cette grande philosophie platonicienne, il voit non-seulement les plus hautes vérités de la métaphysique, mais une préparation au christianisme tout entier, aux dogmes particuliers de la théologie chrétienne, et à la prédestination gratuite elle-même. Il revient sans cesse sur cette question des rapports du platonisme et du christianisme dans la *Méthode pour enseigner chrétiennement la philosophie* et dans le *De Deo ejusque proprietatibus*. Ce désir de retrouver toute la théologie chrétienne dans Platon égare en plus d'un point et aveugle sa critique. On reconnaît facilement la trace de la vision en Dieu de Malebranche dans la façon dont il interprète la théorie platonicienne des idées.

Platon, selon Thomassin, ne mettait pas les idées dans le monde, mais dans l'intelligence du Dieu créateur, comme types éternels et immuables, d'après lesquels toutes choses ont été faites, et toute justice se mesure. Comment se fait-il qu'interrogés sur les premiers principes, nous répondions comme s'ils nous étaient connus depuis longtemps, quoique aucun sens corporel ne nous en ait jamais rien appris? Suivant le P. Thomassin, on ne peut l'expliquer que par l'une de ces trois hypothèses : ou bien nous avons connu ces vérités dans une vie antérieure, ou bien les images en ont été empreintes dans nos âmes par Dieu,

tone et Socrate et ab ea familia dissident appellandi videntur. » Cicero, *Tuscul. disputat.*, lib. 1.